

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 4 août 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XLII

SURTOUT, messieurs, dit le marquis aux comtes de Rieux et d'Anhalt, pas de pourparlers, je vous en supplie ! Aucune difficulté ne peut et ne doit s'élever. Nous voici sur le terrain et je veux en finir à l'instant même ! Il ne s'agit que de mesurer les épées et de tomber en garde, ce qui peut se faire en quelques secondes.

Le fiancé de Mathilde et M. d'Anhalt répondirent par un signe d'acquiescement et se disposèrent à se rapprocher des témoins de La Morlière. Qu'on juge de leur surprise et de celle du marquis, lorsqu'ils virent le chevalier franchir la courte distance qui le séparait de M. d'Hérouville, saluer ce dernier avec une parfaite courtoisie, et lui dire, sans remettre son chapeau sur sa tête :

—Je me suis battu plus de vingt fois, monsieur le marquis, et toujours heureusement... Mon courage ne peut donc être suspecté, ce qui me met fort à mon aise en la circonstance où nous nous trouvons... Je sortais hier d'un déjeuner d'amis, lorsque j'eus l'honneur de vous rencontrer dans la rue Saint-Dominique. J'avais la tête un peu troublée par les fumées du vin d'Aï. Je me suis conduit vis-à-vis de vous d'une façon parfaitement inconvenante... Je vous en fais mes excuses aujourd'hui, et s'il vous plaît de les accepter, nous en remercions là... Il va sans dire que je reste à vos ordres, si vous continuez à vous trouver offensé, et que je suis tout prêt à vous accorder la satisfaction qui vous est due.

M. d'Hérouville, crispant ses lèvres et fronçant ses sourcils, écoutait avec un mécontentement manifeste ces paroles de conciliation. Il avait compté sur l'épée invariablement heureuse ou plutôt malheureuse, du bretteur, pour en finir violemment avec une existence qui, désormais, lui semblait intolérable. Il n'acceptait point volontiers une déception, et il exprima la volonté nette de mettre l'épée à la main. Mais cette volonté se brisa contre un obstacle dont il lui fut impossible de triompher. MM. d'Anhalt et de Rieux intervinrent, et ils déclarèrent qu'en présence des excuses formelles et librement faites de M. de La Morlière, le duel n'avait plus de raisons d'être, et qu'en conséquence, si le marquis persévérerait dans sa résolution de se battre, ils cesseraient de l'assister et se retireraient aussitôt. Tancrede céda de fort mauvaise grâce ; puis, tournant brusquement le dos au chevalier qui conservait un air dégagé pendant ce colloque, il reprit le chemin de son carrosse.

—Grâce au ciel, cette sotte affaire est donc enfin finie ! s'écria M. de Rieux tandis que la voi-

ture roulait vers Paris, et j'espère bien maintenant, cher Tancrede, que rien ne viendra plus retarder notre départ pour le château de Port-Marly... Jusqu'à tout à l'heure mon inquiétude avait fait taire mon impatience ; mais voici que l'ami est rassuré, et l'impatience de l'amoureux reprend ses droits !

—Je le comprends à merveille, mon cher enfant, répondit le marquis avec un sourire qui n'était point exempt d'amertume, et j'abrégerai votre supplice autant que cela dépendra de moi. Nous allons remettre M. d'Anhalt à sa porte en traversant Paris... Je vous demande la permission de passer à l'hôtel où j'ai quelques ordres à donner... nous regagnerons ensuite Port-Marly.

—Et je suis certain, cher marquis, murmura le comte de Rieux, que vous avez autant de hâte d'embrasser madame d'Hérouville, que j'en ai, moi, de revoir après une longue absence ma bien-aimée Mathilde.

Tancrede ne répondit pas. Une heure environ après ce moment, le carrosse traversait les

des charrettes enfonçaient parfois jusqu'au moyeux. Malgré son adresse et son expérience, le cocher de Tancrede ne parvint point à éviter une de ces ornières. Un peu avant d'arriver au village de Nanterre, le carrosse pencha tout à coup. Un craquement se fit entendre, un des essieux venait de se briser. Il fallait descendre de voiture, et louer une carriole à Nanterre pour arriver au but du voyage, à moins de continuer la route à pied. Tancrede prit sans hésiter ce dernier parti. Tout ce qui pouvait retarder, ne fût-ce que d'une heure, son arrivée au château de Port-Marly, lui semblait un bienfait du ciel. Hector de Rieux, au contraire, à la pensée que chaque pas le rapprochait de mademoiselle d'Hérouville, contenait mal la joie débordante qui remplissait son âme... Il parlait sans relâche de son prochain bonheur, il en parlait avec tant d'animation et de feu qu'il ne remarquait ni le silence de son compagnon, ni l'expression profondément douloureuse empreinte sur son visage.

A la fin, cependant, et malgré son ivresse croissante, ces symptômes si visibles et si mal en harmonie avec le caractère habituellement expansif et souriant de Tancrede, attirèrent son attention.

Il sentit sa joie se glacer au contact de cette froideur étrange, et il demanda :

—Pourquoi ne me répondez-vous pas, mon ami ? pourquoi semblez-vous triste et contrainct ? qu'avez-vous donc ? Est-ce que vous êtes souffrant ?

Cette dernière question fournissait au marquis une explication de son attitude, explication parfaitement plausible et dont Hector ne pouvait manquer de se contenter.

—Oui, mon cher enfant, répliqua-t-il, je souffre en effet depuis quelques heures... un malaise inexplicable, contre lequel je lutte vainement et qui me domine, s'est emparé de moi ce matin. J'ai la tête en feu... j'ai la fièvre, il ne faut ni vous étonner ni vous inquiéter de mon silence... Comment pourrais-je vous répondre, lorsque je vous entends à peine ?

—Vous me faites peur ! s'écria le jeune comte : mon Dieu, si ce malaise allait devenir plus sérieux ! si le danger venait !

—Ne craignez rien de pareil, murmura M. d'Hérouville en s'efforçant de sourire, les deux jours que je viens de passer à Paris m'ont fatigué beaucoup, le duel avorté de ce matin m'avait en outre mis dans l'esprit des préoccupations bien naturelles. Il ne me faut qu'un peu de repos et tout ce qui vous alarme disparaîtra.

—Que Dieu le veuille ! se dit Hector.

Les deux gentilshommes continuèrent à marcher l'un à côté de l'autre, mais silencieusement. Le comte de Rieux ne parlait plus. Le marquis d'Hérouville se parlait à lui-même. Ce qu'il se disait, nous aurions peine à le répéter, car un chaos de pensées confuses, et souvent contradictoires s'agitaient et se heurtaient dans son crâne embrasé. Parmi cette effrayante confusion surgissait cependant une idée fixe, incessante, qui revenait sous toutes les formes. Tancrede cherchait le moyen de sauver l'honneur de son nom au milieu du grand et complet naufrage de son bonheur, de son repos, de ses espérances. Il avait un fils, et pour ne point laisser à ce fils un nom déshonoré, il fallait éviter à tout prix le scandale et l'éclat... Peu à peu la lumière se fit dans les



Après cette prière, Pauline se releva et bondit en avant... Le terrain manqua sous ses pieds...—Page 146, col. 2

Champs Elysées, suivait l'interminable avenue de Neuilly, passait la Seine sur le pont monumental dont la construction était alors toute récente et gravissait la pente abrupte de la montée de Courbevoie. A l'époque où se passaient les faits dont nous sommes l'historien, les routes des environs de Paris offraient, même en plein jour, de véritables dangers, sinon pour les piétons et les cavaliers, du moins pour les carrosses. Celle de Saint-Germain se distinguait entre toutes par son entretien déplorable, dont les chemins vicinaux des pays les plus perdus pourraient difficilement donner une idée. Sans parler des prodigieuses inégalités du terrain, des trous profonds pratiqués de distance en distance par les pluies d'orages, et des pierres énormes disséminées ça et là au milieu de la voie, cette route était sillonnée d'ornières gigantesques dans lesquelles les roues